

ANDRÉ BRETON



LES
PAS
PERDUS

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1924.*
© *Éditions Gallimard, 1969, pour la nouvelle édition.*

André Breton est né le 18 février 1896 à Tinchebray, dans l'Orne. Ses origines sont bretonnes et lorraines. Élevé d'abord à Saint-Brieuc, par son grand-père maternel, il a quatre ans quand sa famille s'installe à Pantin. En 1906, il entre au collège Chaptal. A dix-sept ans, en 1913, il suit les cours du P.C.N., porte d'entrée des études médicales ; trois poèmes, dont un sonnet dédié à Paul Valéry, paraissent en mars 1914, dans *La Phalange* de Jean Royère. En 1915, mobilisé dans l'artillerie, il fait ses classes à Pontivy, puis est versé dans le service de santé à Nantes. Il entre en correspondance avec Guillaume Apollinaire et fait une rencontre capitale, celle de Jacques Vaché. Affecté, en 1917, au centre psychiatrique de la II^e Armée, à Saint-Dizier, il s'initie à la psychanalyse. Rappelé à Paris, il fait, auprès d'Apollinaire, la connaissance de Philippe Soupault et celle d'Aragon, dans la librairie d'Adrienne Monnier. Tous trois collaborent à *Nord-Sud*, revue qu'anime Pierre Reverdy.

En 1919, André Breton publie *Mont de piété*, où s'affirme sa rupture avec la poésie mallarméenne, dans le temps même où, ayant fortuitement découvert l'écriture automatique, il écrit avec Philippe Soupault *Les Champs magnétiques*, qui paraît en 1920. Avec Aragon et Soupault, il a créé en mars 1919 la revue *Littérature*, qui, en un an, passe de la recherche encore éclectique du « moderne » au soutien et à l'affirmation du mouvement Dada. En septembre 1921, Breton épouse Simone Kahn. Il a déjà pris quelque distance avec Dada, mais la rupture ouverte avec Tzara n'intervient qu'au début de 1922. Dès ce temps, autour de *Littérature*, *Nouvelle Série*, un groupe est constitué, dont le *Manifeste du surréalisme* (1924) explicite les positions et les interrogations. Dès lors, l'histoire de

Breton et celle du surréalisme se mêlent de façon indissoluble. C'est de cette période que date la publication des *Pas perdus*.

La rencontre avec Nadja, rue Lafayette, en octobre 1926, est à la source d'un livre qui pose déjà les problèmes essentiels soulevés par le surréalisme (le rapport de la poésie et de la vie, le hasard, l'amour).

Reconnaissant, depuis la guerre du Maroc (1925), la nécessité d'une action politique, Breton entre en 1927 au parti communiste, dont l'exclusivisme idéologique entraîne assez vite son éloignement. Il n'en continue pas moins, difficilement, à collaborer avec le Parti sur divers problèmes (question coloniale, réflexion sur la littérature), jusqu'à la rupture définitive lors du « Congrès pour la défense de la culture » en juin 1935. De ces débats, le *Second Manifeste du surréalisme* (1929) — suivi de ruptures et de nouvelles arrivées — comme *Les Vases communicants* (1932) portent la marque. En 1932 également, se consomme sur ces mêmes questions la rupture avec Aragon.

La rencontre avec Jacqueline Lamba, qui est au centre de *L'Amour fou*, a lieu le 29 mai 1934. C'est aussi le moment où se confirme l'audience internationale du surréalisme : voyage à Prague, aux îles Canaries, auquel se réfère le chapitre v de *L'Amour fou*. Aube, fille d'André Breton et de Jacqueline, naît à la fin de 1935 : c'est à elle que s'adresse le dernier texte du livre.

En 1937, Breton dirige quelque temps une galerie surréaliste rue de Seine, à l'enseigne freudienne de *Gradiva*. En 1938, il est chargé de conférences sur la littérature et l'art au Mexique, où il rencontre plusieurs fois Trotsky et écrit avec lui le manifeste *Pour un art révolutionnaire indépendant*. Au retour, il rompt avec Paul Éluard. Au moment de la guerre de 1939, André Breton est mobilisé à Poitiers. Après la débâcle, il est l'hôte à Marseille du « Comité de secours américain aux intellectuels », où il retrouve Brauner, Max Ernst, Masson, Péret. En 1941, il parvient à s'embarquer pour la Martinique, où règne le régime de Vichy ; il y est d'abord interné, mais a le temps de découvrir Aimé Césaire, avant de partir pour les États-Unis. L'exil à New York est marqué par une exposition surréaliste en 1942 et la création de la revue *WWW*. Et c'est à New York, en 1943, qu'il rencontre Élika, inspiratrice de la méditation d'*Arcane 17*. Après leur mariage, ils reviennent à Paris en 1946. Contre la mode de l'époque, Breton répudie l'asservissement aux directives d'un parti, ce qui ne l'empêchera pas d'être présent dans les combats du temps, avec une

rigueur qui ne fléchit jamais. Il apporte en particulier son soutien à la lutte du Viêt-nam pour son indépendance, et pour un temps aux efforts de Gary Davis, le « citoyen du monde », comme au combat de la Hongrie contre le joug soviétique. Des expositions, des revues marquent l'activité surréaliste d'après la guerre. Pendant la guerre d'Algérie, André Breton est un des premiers signataires du *Manifeste des 121*.

Au printemps de 1966, Breton fait un court voyage en Bretagne. En septembre, il est hospitalisé à Lariboisière, où il meurt le matin du 28. Ses obsèques ont lieu le 1^{er} octobre au cimetière des Batignolles. Le faire-part de décès portait ces seuls mots :

ANDRÉ BRETON

1896-1966

Je cherche l'or du temps

LA CONFESSION DÉDAIGNEUSE

Parfois, pour signifier « l'expérience » on a recours à cette expression émouvante : le plomb dans la tête. Le plomb dans la tête, on conçoit qu'il en résulte pour l'homme un certain déplacement de son centre de gravité. On a même convenu d'y voir la condition de l'équilibre humain, équilibre tout relatif puisque, au moins théoriquement, l'assimilation fonctionnelle qui caractérise les êtres vivants prend fin lorsque les conditions favorables cessent, et qu'elles cessent toujours. J'ai vingt-sept ans et me flatte de ne pas connaître de longtemps cet équilibre. Je me suis toujours interdit de penser à l'avenir : s'il m'est arrivé de faire des projets, c'était pure concession à quelques êtres et seul je savais quelles réserves j'y apportais en mon for intérieur. Je suis cependant très loin de l'insouciance et je n'admets pas qu'on puisse trouver un repos dans le sentiment de la vanité de toutes choses. Absolument incapable de prendre mon parti du sort qui m'est fait, atteint dans ma conscience la plus haute par le déni de justice que n'excuse aucunement, à mes yeux, le péché originel, je me garde d'adapter mon existence aux conditions dérisoires, *ici-bas*, de toute existence. Je me sens par là tout à fait en communion

avec des hommes comme Benjamin Constant jusqu'à son retour d'Italie, ou comme Tolstoï disant : « Si seulement un homme a appris à penser, peu importe à quoi il pense, il pense toujours au fond à sa propre mort. Tous les philosophes ont été ainsi. Et quelle vérité peut-il y avoir, s'il y a la mort? »

Je ne veux rien sacrifier au bonheur : le pragmatisme n'est pas à ma portée. Chercher le réconfort dans une croyance me semble vulgaire. Il est indigne de supposer un remède à la souffrance morale. Se suicider, je ne le trouve légitime que dans un cas : n'ayant au monde d'autre défi à jeter que le *désir*, ne recevant de plus grand défi que la mort, je puis en venir à désirer la mort. Mais il ne saurait être question de m'abêtir, ce serait me vouer aux remords. Je m'y suis prêté une fois ou deux : cela ne me réussit pas.

Le désir... certes il ne s'est pas trompé, celui qui a dit : « Breton : sûr de ne jamais en finir avec ce cœur, le bouton de sa porte. » On me fait grief de mon enthousiasme et il est vrai que je passe avec facilité du plus vif intérêt à l'indifférence, ce qui, dans mon entourage, est diversement apprécié. En littérature, je me suis successivement épris de Rimbaud, de Jarry, d'Apollinaire, de Nouveau, de Lautréamont, mais c'est à Jacques Vaché que je dois le plus. Le temps que j'ai passé avec lui à Nantes en 1916 m'apparaît presque enchanté. Je ne le perdrai jamais de vue, et quoique je sois encore appelé à me lier au fur et à mesure des rencontres, je sais que je n'appartiendrai à personne avec cet abandon. Sans lui j'aurais peut-être été un poète; il a déjoué en moi ce complot de forces obscures qui mène à se croire quelque chose d'aussi absurde qu'une vocation. Je me

félicite, à mon tour, de ne pas être étranger au fait qu'aujourd'hui plusieurs jeunes écrivains ne se connaissent pas la moindre ambition littéraire. On *publie* pour chercher des hommes, et rien de plus. Des hommes, je suis de jour en jour plus curieux d'en découvrir.

Ma curiosité, qui s'exerce passionnément sur les êtres, est par ailleurs assez difficile à exciter. Je n'ai pas grande estime pour l'érudition ni même, à quelque raillerie que cet aveu m'expose, pour la culture. J'ai reçu une instruction moyenne, et cela presque inutilement. J'en garde, au plus, un sens assez sûr de certaines choses (on a été jusqu'à prétendre que j'avais celui de la langue française avant tout autre sentiment, ce qui n'a pas laissé de m'irriter). Bref, j'en sais bien assez pour mon besoin spécial de connaissance humaine.

Je ne suis pas loin de penser, avec Barrès, que « la grande affaire, pour les générations précédentes, fut le passage de l'absolu au relatif » et qu' « il s'agit aujourd'hui de passer du doute à la négation sans y perdre toute valeur morale ». La question morale me préoccupe. L'esprit naturellement frondeur que j'apporte au reste m'inclinerait à la faire dépendre du résultat psychologique si, par intervalles, je ne la jugeais supérieure au débat. Elle a pour moi ce prestige qu'elle tient la raison en échec. Elle permet, en outre, les plus grands écarts de pensée. Les moralistes, je les aime tous, particulièrement Vauvenargues et Sade. La morale est la grande conciliatrice. L'attaquer, c'est encore lui rendre hommage. C'est en elle que j'ai toujours trouvé mes principaux sujets d'exaltation.

Par contre, je n'aperçois, dans ce qu'on nomme

logique, que le très coupable exercice d'une faiblesse. Sans aucune affectation, je puis dire que le moindre de mes soucis est de me trouver conséquent avec moi-même. « Un événement ne peut être la cause d'un autre que si on peut les réaliser tous deux au même point de l'espace », nous apprend Einstein. C'est ce que j'ai toujours grossièrement pensé. Je nie tant que je touche terre, j'aime à une certaine altitude, plus haut que ferai-je? Encore dans l'un quelconque de ces états ne repassai-je jamais par le même point et disant : je touche terre, à une certaine altitude, plus haut, ne suis-je pas dupe de mes images.

Je ne fais point pour cela profession d'intelligence. C'est en quelque sorte instinctivement que je me débats à l'intérieur de tel ou tel raisonnement, ou de tout autre cercle vicieux. (Pierre n'est pas nécessairement mortel. Sous l'apparente déduction qui permet d'établir le contraire se trahit une très médiocre supercherie. Il est bien évident que la première proposition : Tous les hommes sont mortels, appartient à l'ordre des sophismes). Mais rien ne m'est plus étranger que le soin pris par certains hommes de sauver ce qui peut être sauvé. La jeunesse est à cet égard un merveilleux talisman. Je me permets de renvoyer mes contradicteurs, s'il s'en trouve, à l'avertissement lugubre des premières pages d'*Adolphe* : « Je trouvais qu'aucun but ne valait la peine d'aucun effort. Il est assez singulier que cette impression se soit affaiblie précisément à mesure que les années se sont accumulées sur moi. Serait-ce pas qu'il y a dans l'espérance quelque chose de douteux et que lorsqu'elle se retire de la carrière de l'homme,

celle-ci prend un caractère plus sévère, plus positif ? »

Toujours est-il que je me suis juré de ne rien laisser s'amortir en moi, autant que j'y puis quelque chose.

Je n'en observe pas moins avec quelle habileté la nature cherche à obtenir de moi toutes sortes de désistements. Sous le masque de l'ennui, du doute, de la nécessité, elle tente de m'arracher un acte de renonciation en échange duquel il n'est point de faveur qu'elle ne m'offre. Autrefois, je ne sortais de chez moi qu'après avoir dit un adieu définitif à tout ce qui s'y était accumulé de souvenirs enlaçants, à tout ce que je sentais prêt à s'y perpétuer de moi-même. La rue, que je croyais capable de livrer à ma vie ses surprenants détours, la rue avec ses inquiétudes et ses regards, était mon véritable élément : j'y prenais comme nulle part ailleurs le vent de l'éventuel.

Chaque nuit, je laissais grand ouverte la porte de la chambre que j'occupais à l'hôtel dans l'espoir de m'éveiller enfin du côté d'une compagne que je n'eusse pas choisie. Plus tard seulement, j'ai craint qu'à leur tour la rue et cette inconnue me fixassent. Mais ceci est une autre affaire. A vrai dire, dans cette lutte de tous les instants dont le résultat le plus habituel est de figer ce qu'il y a de plus spontané et de plus précieux au monde, je ne suis pas sûr qu'on puisse l'emporter : Apollinaire, en mainte occasion très perspicace, était prêt à tous les sacrifices quelques mois avant de mourir ; Valéry, qui avait signifié noblement sa volonté de silence, se laisse aujourd'hui aller, autorisant la pire tricherie sur sa pensée et sur son œuvre. Il n'est pas de semaine où l'on n'apprenne qu'un esprit estimable vient de « se ranger ». Il y a moyen, paraît-il, de se comporter avec

plus ou moins d'honneur et c'est tout. Je ne m'inquiète pas encore de savoir pour quelle charrette je suis, jusqu'ou je tiendrai. Jusqu'à nouvel ordre tout ce qui peut retarder le classement des êtres, des idées, en un mot entretenir l'équivoque, a mon approbation. Mon plus grand désir est de pouvoir longtemps prendre à mon compte l'admirable phrase de Lautréamont : « Depuis l'imprononçable jour de ma naissance, j'ai voué aux planches somnifères une haine irréconciliable. »

Pourquoi écrivez-vous? s'est un jour avisée de demander *Littérature* à quelques-unes des prétendues notabilités du monde littéraire. Et la réponse la plus satisfaisante, *Littérature* l'extrayait à quelque temps de là du carnet du lieutenant Glahn, dans *Pan* : « J'écris, disait Glahn, pour abréger le temps. » C'est la seule à laquelle je puisse encore souscrire, avec cette réserve que je crois aussi écrire pour allonger le temps. En tout cas, je prétends agir sur lui et j'en atteste la réplique que je donnais un jour au développement de la pensée de Pascal : « Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont pas. » Je continuais : « L'un dit, consultant sa montre : il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit, consultant sa montre : il n'y a que trois quarts d'heure. Je n'ai pas de montre; je dis à l'un : vous vous ennuyez; et à l'autre : le temps ne vous dure guère; car il y a pour moi une heure et demie; et je me moque de ceux qui disent que le temps me dure à moi et que j'en juge par ma montre : ils ne savent pas que j'en juge par fantaisie. »

Moi qui ne laisse passer sous ma plume aucune ligne à laquelle je ne voie prendre un sens lointain, je tiens

pour *rien* la postérité. Sans doute une désaffection croissante menace-t-elle, d'ailleurs, les hommes après leur mort. De nos jours, il est déjà quelques esprits qui ne savent de qui tenir. On ne soigne plus sa légende... Un grand nombre de vies s'abstiennent de conclusion morale. Quand on aura fini de donner la pensée de Rimbaud ou de Ducasse en problème (à je ne sais quelles fins puériles), quand on pensera avoir recueilli les « enseignements » de la guerre de 1914, il est permis de supposer qu'on conviendra tout de même de l'inutilité d'écrire l'histoire. On s'aperçoit de plus en plus que toute reconstitution est impossible. D'autre part, il est bien entendu qu'aucune vérité ne mérite de demeurer exemplaire. Je ne suis pas de ceux qui disent : « De mon temps », mais j'affirme simplement qu'un esprit, quel qu'il soit, ne peut qu'égarer ses voisins. Et je ne demande pas pour le mien un meilleur sort que celui que j'assigne à tout autre.

C'est de cette manière qu'il faut entendre la *dictature de l'esprit*, qui fut un des mots d'ordre de Dada. On conçoit, d'après cela, que l'art m'intéresse très relativement. Mais un préjugé s'accrédite aujourd'hui, qui tend à accorder au critérium « humain » ce qu'on refuse de plus en plus au critérium « beau ». Cependant, il n'y a pas de degrés d'humanités ou bien l'œuvre de Germain Nouveau serait inférieure à celle d'un chanteur montmartrois, et naturellement : A bas le mélodrame où Margot... Échapper, dans la mesure du possible, à ce type humain dont nous relevons tous, voilà tout ce qui me semble mériter quelque peine. Pour moi se dérober, si peu que ce soit, à la règle psychologique équivaut à inventer de nouvelles façons de sentir. Après toutes les

déceptions qu'elle m'a déjà infligées, je tiens encore la poésie pour le terrain où ont le plus de chances de se résoudre les terribles difficultés de la conscience avec la confiance, chez un même individu. C'est pourquoi je me montre, à l'occasion, si sévère pour elle, pourquoi je ne lui passe aucune abdication. Elle n'a de rôle à jouer qu'au-delà de la philosophie et par suite elle manque à sa mission chaque fois qu'elle tombe sous le coup d'un arrêté quelconque de cette dernière. On croit communément que le *sens* de ce que nous écrivons, mes amis et moi, a cessé de nous préoccuper, alors qu'au contraire nous estimons que les dissertations morales d'un Racine sont absolument indignes de l'expression admirable qu'elles empruntent. Nous tentons peut-être de restituer le *fond* à la forme et pour cela il est naturel que nous nous efforcions d'abord de dépasser l'utilité pratique. En poésie, nous n'avons guère derrière nous que des pièces de circonstance. Et d'ailleurs la signification propre d'une œuvre n'est-elle pas, non celle qu'on croit lui donner, mais celle qu'elle est susceptible de prendre par rapport à ce qui l'entoure?

A ceux qui, sur la foi de théories en vogue, seraient soucieux de déterminer à la suite de quel trauma affectif je suis devenu celui qui leur tient ce langage, je ne puis moins faire, avant de conclure, que dédier le portrait suivant, qu'il leur sera loisible d'intercaler dans le petit volume des *Lettres de guerre* de Jacques Vaché, paru en 1918, au Sans-Pareil. Quelques faits, que cela aidera à reconstituer, illustreront, j'en suis sûr, de façon impressionnante, le peu que j'ai dit. Il est encore très difficile de définir ce que Jacques Vaché entendait par « umour » (sans h) et de faire savoir au juste où nous en sommes

dans cette lutte engagée par lui entre la faculté de s'émouvoir et certains éléments hautains. Il sera temps, plus tard, de confronter l'umour avec cette poésie, au besoin sans poèmes : la poésie telle que nous l'entendons. Je me bornerai, cette fois, à dévider quelques souvenirs clairs.

C'est à Nantes où, au début de 1916, j'étais mobilisé comme interne provisoire au centre de neurologie, que je fis la connaissance de Jacques Vaché. Il se trouvait alors en traitement à l'hôpital de la rue du Boccage pour une blessure au mollet. D'un an plus âgé que moi, c'était un jeune homme aux cheveux roux, très élégant, qui avait suivi les cours de M. Luc-Olivier Merson à l'école des Beaux-Arts. Obligé de garder le lit, il s'occupait à dessiner et à peindre des séries de cartes postales pour lesquelles il inventait des légendes singulières. La mode masculine faisait presque tous les frais de son imagination. Il aimait ces figures glabres, ces attitudes hiératiques qu'on observe dans les bars. Chaque matin il passait bien une heure à disposer une ou deux photographies, des godets, quelques violettes sur une petite table à dessus de dentelle, à portée de sa main. A cette époque, je composais des poèmes mallarméens. Je traversais un des moments les plus difficiles de ma vie, je commençais à voir que je ne ferais pas ce que je voulais. La guerre durait. L'hôpital auxiliaire 103 bis retentissait des cris du médecin traitant, charmant homme par ailleurs : « Dyspepsie, connais pas. Il y a deux maladies d'estomac : l'une, certaine, le cancer; l'autre, douteuse, l'ulcère. Foutez-lui deux portions de viande et de la salade. Ça passera. Mon vieux, je vous ferai crever, etc. ». Jacques Vaché souriait. Nous nous entretenions de Rimbaud (qu'il détesta toujours), d'Apol-

linaire (qu'il connaissait à peine), de Jarry (qu'il admirait), du cubisme (dont il se méfiait). Il était avare de confidences sur sa vie passée. Il me reprochait, je crois, cette volonté d'art et de modernisme qui depuis... Mais n'anticipons pas. Cela allait chez lui sans snobisme. « Dada » n'existait pas encore, et Jacques Vaché l'ignora toute sa vie. Le premier, par conséquent, il insista sur l'importance des gestes, chère à M. André Gide. Cette condition de soldat dispose particulièrement bien à l'égard de l'expansion individuelle. Ceux qui n'ont pas été mis au garde-à-vous ne savent pas ce qu'est, à certains moments, l'envie de bouger les talons. Jacques Vaché était passé maître dans l'art d' « attacher très peu d'importance à toutes choses ». Il comprenait que la sentimentalité n'était plus de mise et que le souci même de sa dignité, dont Charlie Chaplin n'avait pas encore souligné l'importance primordiale, commandait de ne pas s'attendrir. « Il fallait notre air sec un peu », écrit-il dans ses lettres. En 1916, c'est à peine si l'on avait le temps de reconnaître un ami. *L'arrière* même ne signifiait rien. Le tout était de vivre encore et le seul fait de polir des bagues dans la tranchée ou de tourner la tête, passait à nos yeux pour une corruption. Écrire, penser, ne suffisait plus : il fallait à tout prix se donner l'illusion du mouvement, du bruit : Jacques Vaché, à peine sorti de l'hôpital, s'était fait embaucher comme débardeur et déchargeait le charbon de la Loire. Il passait l'après-midi dans les bouges du port. Le soir, de café en café, de cinéma en cinéma, il dépensait beaucoup plus que de raison, se créant une atmosphère à la fois dramatique et pleine d'entrain, à coups de mensonges qui ne le gênaient guère (il me présentait à tous sous le

ANDRÉ BRETON



« Dieu merci, notre époque est moins avilie qu'on veut le dire : Picabia, Duchamp, Picasso nous restent. Je vous serre les mains, Louis Aragon, Paul Éluard, Philippe Soupault, mes chers amis de toujours. Vous souvenez-vous de Guillaume Apollinaire et de Pierre Reverdy ? [...] Il ne sera pas dit que le dadaïsme aura servi à autre chose qu'à nous maintenir dans cet état de disponibilité parfaite où nous sommes et dont maintenant nous allons nous éloigner avec lucidité vers ce qui nous réclame. »

Le Cadeau, ready-made par Man Ray.
Musée national d'Art moderne, Centre Georges-Pompidou, Paris.
Photo du musée © Man Ray Trust/ADAGP, 1997.



9 782070 720491



90-XI A 72049
Extrait de la publication

ISBN 2-07-072049-7